

XYZ. La revue de la nouvelle

La foi

Louise Dupré



Number 105, Spring 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61339ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (2011). La foi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 47–50.

La foi

Louise Dupré

pour J.-P.

DEVANT MOI, la montagne, dans toute sa magie. Elle se découpe sur un ciel presque turquoise, presque grec, et je me revois à Athènes, avec Alex, notre premier voyage ensemble, dix ans déjà. Athènes d'abord, son Acropole, puis Mycènes, et Delphes, mon émotion devant l'autel où la pythie rendait les oracles, qu'est-ce qu'elle me prédirait aujourd'hui, quels mots pourraient m'apaiser ? L'angoisse me serre la gorge. Tout à coup, une pression sur mon épaule, je sursaute, je n'ai rien entendu pourtant derrière moi. Puis la voix d'une infirmière, *Vous devriez profiter du soleil, votre mari n'est pas encore sorti de la salle d'opération.* Je sens mon pouls s'accélérer, l'intervention devrait être terminée, j'ai quitté Alex à 13 heures, il serait censé être maintenant dans la salle de réveil. L'infirmière semble lire dans mon regard, elle me rassure, le chirurgien a dû prendre du retard, il ne faut pas m'inquiéter.

Je suis à bout de nerfs, c'est vrai, je jette un dernier coup d'œil à la montagne, je prends mon sac, je suis la femme comme un enfant obéissant. Obéir, n'est-ce pas ce que nous faisons, Alex et moi ? Les médecins, les examens, les rendez-vous, les conseils, les traitements, les commentaires, depuis le jeudi après-midi où Alex est rentré à la maison en pleurant, cette phrase du médecin sur les lèvres, *Voulez-vous vivre ?* Il lui avait répondu oui, sans hésiter, il me l'a juré, il voulait se battre, je serais à ses côtés, il le savait, il pouvait compter sur moi, pas question de baisser les bras. Il fallait prendre de vitesse la bête qui le grignotait sans répit. Une bête coriace, avait dit le médecin, il s'agissait de savoir si elle avait déjà attaqué les os ou les ganglions.

Ce soir-là, nous nous sommes mis au lit très tôt pour cesser de penser, de pleurer, d'espérer, de répéter les mots d'un 47

vocabulaire que nous avions déjà apprivoisé, *tumeur, opération, hormonothérapie, radiothérapie*. Nous nous sommes collés l'un contre l'autre en nous demandant combien de couples comme nous s'étaient couchés ce soir-là en sachant que leurs jours ensemble étaient peut-être comptés.

L'infirmière s'arrête au poste de garde, elle prévient ses compagnes que je vais faire une promenade et j'acquiesce, je reviendrai dans une heure, au moment où Alex sera en train de se réveiller. On me sourit, tout le monde se montre extrêmement gentil avec moi, et je veux croire que ce n'est pas de la pitié, j'ai besoin de compassion, besoin de chaleur, besoin de sentir que je ne suis pas seule avec ma détresse. À côté, dans une grande salle vitrée qui donne sur un jardin, une dizaine de personnes, toutes des femmes, se bercent, le regard éteint, vieilles, si vieilles qu'on croirait que ce sont des revenantes. *Ma mère demande tous les jours à mourir*, m'a avoué plus tôt une Italienne avec son accent chantant, *quelle triste fin !* J'ai failli répondre, *Quelle injustice !* Alex qui est dans la force de l'âge, il a encore tant de projets à réaliser. Mais il ne faut pas laisser place à la colère, plutôt garder mes énergies vives, cultiver de belles pensées, aider Alex à développer des images positives. Je n'y crois pas vraiment, mais je suis superstitieuse, et tout est fait autour de nous pour nous rendre superstitieux, une naturopathe m'a même presque convaincue que le tai chi avait sauvé des vies. Je suis fragile, diminuée, un peu plus et je serais une proie idéale pour les remèdes miracles et les guérisseurs qui s'annoncent dans des magazines douteux. On peut comprendre pourquoi certaines personnes, dans le désespoir le plus absolu, reviennent à la religion de leur enfance.

L'infirmière m'a bien conseillée. On dirait encore le plein été, dans le parc les flâneurs font provision de lumière pour les mois qui viendront, une brise tiède me caresse les bras. Il y a quelque chose d'ironique dans cette douceur alors qu'Alex dort d'un sommeil sans rêves, le ventre ouvert sur une table. Mais sans doute est-on en train de le recoudre, et je le retrouverai bientôt, intact, sans sa tumeur. Les ganglions sont-ils

48 atteints ? Je le saurai dans une heure. Mais j'ai la foi, comme

pour les os. Deux semaines à attendre, tous les deux, le grand diagnostic, le cœur qui cognait à nous défoncer la poitrine alors que la jeune résidente écoutait, au téléphone, un technicien en radiologie, le crayon à la main. Puis elle a dû se souvenir de notre existence, car elle a levé les yeux, elle nous a regardés en faisant un mouvement négatif de la tête, les os n'étaient pas atteints. Je me suis levée, j'ai embrassé Alex, j'aurais dansé dans la pièce si j'avais osé. Nous venions de tourner le dos à la mort, les plus folles espérances étaient de nouveau permises, Alex guérirait, le temps reprendrait son cours, il ne stagnerait plus comme l'eau sale d'un étang.

J'ai la foi, je le dis, je le répète, je ne cesse de me le répéter pour me convaincre qu'Alex s'en sortira. Curieusement, le doute pèse encore plus lourd sous ce soleil indécent, qui me nargue. Tout près, des petits garçons s'amuse à se fusiller sous le regard distrait d'une femme, leur mère ou une gardienne, peut-être, combien de compagnons Alex a-t-il abattus dans son enfance à lui, sans se douter qu'un jour l'ennemi l'attendrait, embusqué dans les tissus les plus secrets de son corps ? L'aîné des garçonnetts me vise en riant alors que je passe à quelques pas de lui, mais je n'ai pas le cœur à m'amuser, je veux rentrer, retrouver ma fenêtre, regarder la montagne en attendant mon mari. Je marche, de plus en plus vite, j'ai une seule pensée en tête, entendre dire qu'Alex est déjà réveillé, que la tumeur est au fond d'un sac vert, que les ganglions n'ont pas été attaqués.

Voilà, je franchis la porte de l'hôpital, j'enfile les corridors sans voir qui que ce soit, je traverse la salle où sont alignées les mortes-vivantes jusqu'au poste de garde, je cherche des yeux l'infirmière de tout à l'heure. Mais il est plus de 16 heures, le personnel du soir a pris la relève et je dois me présenter, expliquer, demander. On écoute, on me promet qu'on va s'informer, on me prévient le plus rapidement possible. Décidément, mon attente ne finira jamais.

Sous la lumière oblique, la montagne est moins majestueuse, elle semble avoir fait vœu de pauvreté, comme si elle était pacifiée, purifiée. Comme si nous pouvions y trouver 49

refuge, Alex et moi, dans notre guerre en blanc. Il me vient aux lèvres le mot *futur*, et je le dis, à voix basse, pour me persuader que je peux encore l'employer. Derrière moi, j'entends des pas, c'est l'infirmière, tout sourire, Alex est bien dans la salle de réveil, on le ramènera bientôt près de moi. Et la tumeur ? Les ganglions ? Malheureusement, elle ne sait rien d'autre, je pourrai poser mes questions au chirurgien, il veut me voir, paraît-il, il passera bientôt, je ne sais pas si c'est un bon présage. L'attente se fait de plus en plus insupportable.

La lumière commence à se confondre aux ombres de fin de journée. Dans le reflet de la fenêtre, j'aperçois ma silhouette, vieillie, tassée sur elle-même. Et je m'efforce de me redresser.

Thèmes à venir

La date de tombée pour le thème « Foutaises » est fixée au 1^{er} mars 2011, pour le thème « Cri », au 1^{er} juin 2011 et, pour le thème « ROC (Rest of Canada) », au 1^{er} septembre 2011. Le formulaire d'inscription pour soumettre une nouvelle est disponible à la fin de la revue (p. 100).